

## MIND THE GAP

La vie oscille, comme un pendule, de gauche à droite, de droite à gauche, entre la souffrance et l'ennui.

La vie d'Ivan Alexandrovitch, pourtant si régulier aux horaires, s'était depuis longtemps grippée, et n'indiquait plus que l'ennui. On ne pourrait pas dire que ce brave contrôleur général de la gare de Pavla-Sariédine, aux portes de la Kalkhazie, souffrait d'ennui ; disons plutôt que l'ennui était devenu chez lui une manière d'être, pas plus désagréable qu'une autre. Cela faisait bien longtemps qu'il ne contrôlait plus rien, ni en général ni en particulier. Au bon temps, lorsqu'il avait pris son poste, les trains étaient nombreux. La Kalkhazie recevait par convois entiers des ingénieurs, des scientifiques, des explorateurs, des entrepreneurs venus cultiver ce pays vierge aux plaines blanches comme un roman à écrire. Les militaires leur avaient succédés, les trains qui roulaient sans s'arrêter dans un tumulte de fumée, de chansons paillardes et de trompettes. Puis, comme cela arrive toujours, les trains secrets, blindés, que personne n'annonçait, et qui passaient en fantômes dans la nuit, ombres précédant les wagons chamarrés. Les hymnes avaient changé deux ou trois fois de langue, les figures qui saluaient aux fenêtres avaient changé d'uniforme, le petit drapeau sur la cabine d'Ivan Alexandrovitch avait bien dansé dans ce carnaval, mais voilà longtemps qu'il avait fâné ses couleurs au soleil des étés et au gel des hivers. Et c'était à présent un drapeau grisâtre qui accueillait les rares voyageurs aux portes de la Kalkhazie.

Ivan Alexandrovitch n'était pas bête, il avait même de l'éducation ; et s'il n'était pas riche, il avait un vieil oncle du côté de Starvoïe dont il était l'unique héritier. Mais l'esprit, comme le corps, a son métabolisme : je vous citerais plus d'un cas de constipation sévère. Ivan Alexandrovitch, dans le domaine, était un ruminant : il aimait à voir passer les trains, qui lui inspiraient des pensées passagères comme eux, toutes enveloppées de vapeur poétique. Cela au moins lui épargnait les appendicites d'esprit auxquels sont souvent sujettes les âmes passionnées, lorsqu'une ramification de pensée enfle et s'enflamme. Lorsqu'une idée frappait son cerveau, il commençait par la mastiquer, la faisant passer et repasser sous le broyeur de sa mâchoire, puis il la digérait, lentement, n'en conservait que les nutriments essentiels, un engrais qui aurait pu être fertile, s'il avait été exploité. Mais personne n'écoutait les ruminations d'Ivan Alexandrovitch, qui se contentait de les inscrire dans un cahier de cuir brun, rangé dans sa cabine à côté du registre des passages.

Et il continuait de s'ennuyer confortablement dans sa petite gare de Pavla-Sariëdine, en observant le mouvement des gens qui passaient, de ceux qui revenaient, qui partaient, qui luttaien, qui avaient encore la force de vouloir, de changer, qui suivaient un désir, qui fuyaient un remords, qui s'imaginaient qu'autre part serait vraiment autre, ou vraiment à part. Rien de propre comme sa petite loge de fonction, au-dessus de la grande horloge de la gare. Son monde géométrique, rythmé par le tic-tac de l'horloge, était fait des rectangles de son lit, de son carnet et de son registre, et des cercles de son képi et de sa bassine de toilette. C'est qu'il avait lu Schopenhauer, Dieu lui pardonne, et qu'à ces vaines oscillations de balancier, de l'ennui à la souffrance, de la souffrance à l'ennui, il préférait encore son poste de contrôleur général, observant les voyageurs sans les suivre.

Un jour pourtant, il fut bien tenté de les suivre. C'était au temps des premiers convois militaires. On était en hiver, il neigeait. Il y avait déjà plusieurs jours qu'aucun sifflet n'avait retenti à Pavla-Sariëdine, quand Ivan Alexandrovitch vit au loin la fumée grise qui annonçait l'arrivée prochaine d'un train. Il eut à peine le temps de boutonner son uniforme et d'enfoncer son képi qu'un long convoi s'arrêtait à sa gare, dans un nuage de vapeur. Les flocons tout autour voletaient, suspendus indécis entre ciel et terre.

Ivan s'approcha de la locomotive et, la main à la visière, demanda : « Papiers, pajaluïsta ». Personne ne répondit. Il répéta, plus fort. Son rôle de contrôleur général consistait à apposer son tampon sur les papiers administratifs, passeports, laissez-passer, bons de passage qu'on lui présentait, pour attestation officielle auprès des autorités compétentes. Il lissa sa moustache. Toujours pas de réponse. Il s'approcha de la locomotive et jeta un œil prudent à l'intérieur. Au lieu du four à charbon et du chauffeur en tablier de cuir couvert de suie et de sueur, il vit une cheminée, toute semblable à celle devant laquelle il jouait enfant, et deux fauteuils recouverts de plaid, et l'icône de la Vierge dans l'église le dimanche, et même le petit panier de Marlenchka. Un bon feu brûlait dans la cheminée — pas un feu de machine à charbon, un feu accueillant, familial qui appelait aux longues conversations et aux jeux devant l'âtre.

Avant même de s'en être rendu compte, Ivan Alexandrovitch était monté dans cette étrange locomotive. Sa main suivait le linteau de la cheminée, caressait le dossier des fauteuils, tapotait le bois des accoudoirs sans se convaincre de leur réalité. Et ses yeux, qu'il n'osait croire, suivaient les

mouvements de sa main, en faisant revivre les fantômes du passé. Il cligna, plusieurs fois, avec une expression d'incrédulité enfantine. Il n'était pas superstitieux, il n'avait jamais cru à la magie, et nous l'avons dit, il n'acceptait aucune idée nouvelle avant de l'avoir longuement ruminée, broyée et retournée entre ses dents. Il restait en suspens.

Alors qu'il regardait par la fenêtre, et s'assurait de bien y trouver le paysage connu de Pavla-Sariédine, le feu se mit à flamber avec violence et éclats. Il sursauta. Dans un crépitement effroyable, de longues flammes engloutirent l'icône, les fauteuils, le panier de Marlenchka. Tout se fondit dans un noir de forge, où l'air chargé d'étincelles tremblait de chaleur. Affolé, Ivan Alexandrovitch sauta hors de la locomotive, en jetant par réflexe sa veste d'uniforme. Il atterit sur le quai de sa gare, parfaitement désert. Les flocons tombaient mollement sur son képi et sur la tôle du train avec une grâce aussi vite rêvée que disparue, valsant au rythme des sifflements de tuyaux et des grincements d'essieux. Ivan voulut crier quelque chose, n'importe quoi, et comprendre... Sa main levée s'immobilisa. Il ne trouva rien à dire, et ramena maladroitement sa main à la visière de son képi, dans un piteux adieu enneigé. Le train démarra. Aux fenêtres, qui se succédaient de plus en plus rapidement, il devinait d'insaisissables silhouettes. Et il resta seul, muet, en chemise sur le quai. Les jours qui suivirent, il pensa beaucoup à cette apparition, et s'en voulut de n'avoir pas trouvé un mot pour la retenir, et mettre un nom sur ces silhouettes — qu'il connaissait. Les avait-il reconnues ? Il n'en parlait jamais. Le silence, se répétait-il quelquefois dans sa moustache, le silence est aux souvenirs ce que le vent est au feu : il éteint les petits, il ravive les grands. Et il voyait son silence, oui il le voyait comme vous voyez ces mots, en noir sur blanc, il voyait son silence comme une tempête blanche où tourbillonnaient de noirs flocons. Le train ne revint jamais.

Plus il ruminait cette histoire moins elle semblait réelle. Dans son registre, Ivan Alexandrovitch avait appelé ce train sans pavillon « le-Passé », parce qu'il lui rappelait son enfance bien sûr, les dimanches à l'église et les jeux avec Marlenchka, mais surtout parce que toujours il ne serait que de passage. Il regrettait peut-être de ne pas être resté dans « le-Passé », lui-même ne le savait pas. Il en gardait une nostalgie vague, un peu amère, qui le réchauffait pendant ses longs ennuis, d'une chaleur douce et engourdisante comme le feu de la cheminée chez sa grand-mère à Starvoïe.

Il en gardait autre chose encore : un pressentiment, tout aussi vague et amer, qu'un jour un train semblable s'arrêterait dans sa gare, et que celui-ci serait le dernier. Cela, il y pensait souvent, surtout

depuis quelques temps. Ce pressentiment le tenait éveillé, inquiet, mal à l'aise comme s'il craignait un danger, ou un désir. Depuis que les trains de militaires ne passaient plus, que les convois diplomatiques avaient disparu, et qu'avec eux s'étaient éteintes les ovations, les musiques et les lumières, depuis que son petit drapeau avait tourné au grisâtre, il pensait à partir. Son caractère lent et méditatif l'incitait à devenir moine, ou philosophe. Moine surtout lui aurait plu, pour le calme. Le recueillement. Une élévation sans balancier. Un train sans destination.

Oh, au début il l'avait aimé, son métier ! C'était un bien brave contrôleur général que le jeune contrôleur général Ivan Alexandrovitch. Il avait de la bonne volonté et de l'exactitude plus qu'il n'en fallait. Une belle moustache, et une voix puissante aussi, qui auraient dû faire de lui l'admiration de tous les contrôleurs généraux, la fleur des chefs de gare de l'Akouz à la Kalkhazie. Et même depuis que les trains ne passaient plus qu'à des intervalles longs comme l'éternité, il gardait pour son métier du respect et de la reconnaissance. Il dépoussiérait son képi comme s'il s'occupait d'un proche malade, avec une tendresse lasse, sans oser s'avouer qu'il lui pesait chaque jour plus lourd. Sa vie n'était plus qu'une mécanique triste et rouillée, une routine d'automate, fonctionnelle et machinale, qu'il suivait par inertie comme un train perdu qui aurait manqué l'aiguillage, un train ivre emprisonné sur ses rails. Mais après tout, se disait-il, la vie n'est qu'une mécanique, le cœur n'est qu'une pompe, un pendule qui oscille de droite à gauche, de gauche à droite, de droite à gauche, entre l'ennui et plus d'ennui.

Une nuit pourtant, une nuit tranquille de Kalkhazie, Ivan fut réveillé par le sifflement connu d'un train en gare. Les yeux encore embués de sommeil, sans bien y croire, il se leva. Il se frotta le bout du nez, et dû admettre qu'en effet un train l'attendait, sur le quai de sa gare de Pavla-Sariédine, un train tout pimpant, tout neuf, qui sifflait gaiement sa petite fumée blanche devant la fenêtre de la loge, et qui semblait plus vif encore dans la nuit bleue. Il descendit, en pyjama, prenant à peine le temps d'enfoncer son képi, et cria plein d'espoir : « Papiers pajaluïsta ! » Le train eut le frémissement d'un animal qu'on appelle par son nom. Ivan posa sa main sur le métal palpitant. Il le sentit doux et chaud, prêt au voyage. La vapeur faisait une auréole de blancheur et de lumière autour de la locomotive. Il y avait quelque chose de sacré dans ce moment. Ivan Alexandrovitch sentait bien qu'une nécessité était là, que sa vie où rien n'avait été laissé au hasard, sinon l'essentiel, était face à un embranchement, qu'il fallait partir ou rester. Le destin pose rarement des questions si nettes, mais quand il le fait il faut lui répondre. Oui, mais... Il jeta un regard vers la grande horloge, sans remarquer l'heure. Il l'avait toujours connue, sa gare, et quitter sa loge d'une propreté géométrique, son registre des passages, son carnet... Et

le devoir, le respect, le métier, les autorités... Ce sont de grandes choses, plus grandes peut-être que le monde à découvrir. Il s'était fait à l'ennui, et avait fait l'ennui à sa mesure. On se fait à tout. Pourquoi partir ? De vieilles chaussures où l'on est à l'aise valent bien des neuves. Il posa un pied sur le marchepied. Mais une nouvelle chance, une dernière, comment la refuser ? Peut-on rester à Pavla-Sariëdine après avoir vu passer le dernier train ?

Il pensa à sa petite loge, à son carnet qui resterait seul après son départ, sans plus rien attendre, sans rien regretter ni espérer. Les oscillations du pendule, les battements du cœur, le mouvement des essieux, que de bruit, que de tapage ! On ne s'ennuie jamais dans le présent, puisqu'il est toujours neuf. La décision d'Ivan Alexandrovitch aurait due être prise depuis longtemps. Ce train, il le désirait sans le vouloir, il l'espérait sans se l'avouer, et s'il en avait souvent rêvé, ce n'était qu'à la manière des songes, comme quelque chose de vague, d'impossible, roulant dans les brumes de l'avenir. Et à présent il était là, ce tigre de métal, bien présent, crachant sa vapeur en courts rugissements d'impatience. Ivan en pyjama était tétanisé devant la gueule du fauve, plus indécis que jamais.

Il y a peu, de l'absolu du devoir à l'absolution d'un nouveau départ - où était-ce l'inverse ? Il savait qu'il devait crier « *Ostorozhno, dveri zakryvayutsa - Attention à la fermeture des portes* » mais il n'y parvenait pas. Il restait planté là, une pantoufle à quai l'autre sur le marchepied. Il jeta un regard désespéré autour de lui, qui ne rencontra que la masse noire de la gare dans l'obscurité. Soit, mais l'horizon ne s'arrêtait pas au quai de gare. Il devait y avoir autre chose dans cette nuit ! Son unique chance de partir, d'exister, frémissait d'impatience sous son pied. Partir ! Partir vers, surtout, vers quelque chose, quelque part, au-delà de l'imagination. Il ne voulait même pas savoir à quoi ressemblait autre part. Quand on part d'un nulle part comme Pavla-Sariëdine... Il se sentait veuf de sa vie, et aspirait au neuf, à une nouvelle lumière sur de nouveaux paysages. Peut-être avait-il du talent, un message, peut-être avait-il quelque chose à vivre, un don, une mission ? Qu'en saurait-il s'il restait à Pavla-Sariëdine ? Surtout il voulait s'éviter l'amertume d'un « trop tard ». Vous ne savez pas ce que c'est, un « trop tard », pour un contrôleur général qui n'a jamais manqué son train. Mais peut-être qu'il était déjà trop tard, et que sa vie, cet amas frénétique de joies espérées, de succès, d'aventures, d'échecs, de renouveaux possibles, peut-être que tout cela avait déjà quitté le quai bien avant le dernier train. Il descendit en faisant attention à l'espace entre le quai et le train, rajusta son képi. Par un vieux réflexe il répéta « Papiers, pajaluïsta ! » La locomotive fulmina. Ivan lui répondit par un soupir en demi-ton. Il l'enveloppa d'un regard d'adieu, alors que la vapeur lui chatouillait les narines. Mais comme le ventre de métal s'ébranlait, il n'y tint plus et sauta à nouveau sur le marchepied, avec l'élan

irréfléchi dont les enfants se jettent sur les jupes de leur mère. Il agrippait déjà la poignée, prêt à entrer. Mais une fraction de seconde lui suffit pour reprendre le contrôle, prendre conscience qu'il ne savait pas ce qui se trouvait derrière la porte, que sa gare il la connaissait, qu'elle faisait partie de lui comme il lui appartenait, et qu'il ne serait pas dans l'ordre des choses de partir, comme cela, au prétexte qu'il voulait osciller, s'enfuir, souffrir, vivre. Chacun a une place, et elle n'est pas dans un train en mouvement. Sa moustache frémit.

Qu'auriez-vous fait ? Mais oui, vous, lecteur, devant cette page, dites-moi : qu'auriez-vous fait ? Lecteur de la vie d'un autre ou spectateur de la sienne, au fond c'est la même chose. Ivan Alexandrovitch avait toutes les raisons de partir, mais il n'avait pas besoin de raisons pour rester. La souffrance ou l'ennui, qu'auriez-vous pris ? Partir ou rester ? Non, ce n'est pas la même chose : vous êtes assis, à lire les ruminations d'Ivan Alexandrovitch, bien dans votre vie, et bien dans la sienne. Vous pouvez le suivre sur les routes de Kalkhazie, puis fermer ces pages et revenir dans votre fauteuil. Lui savait bien que sa réponse serait sa vie, et elle oscillait de droite à gauche, de gauche à droite, de la gare au train, du marchepied au quai, entre la souffrance et l'ennui. Qu'auriez-vous pris ? Nous atteignons là au plus profond mystère du coeur humain. Est-il fait, ou se fait-il, à partir ou à rester ? Il continue de battre, de droite à gauche, de gauche à droite, entre la souffrance...